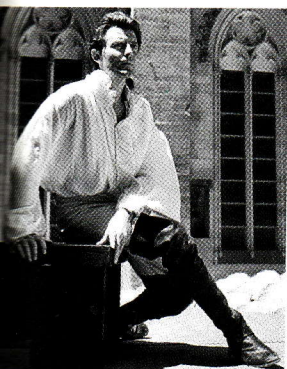


SUR LE TON D'AVIGNON

POUR LES 60 ANS du Festival fondé par Jean Vilar, Emmanuelle Loyer et Antoine de Baecque signent un livre précieusement illustré, nourri de témoignages et d'archives inédites. Rappelons-nous : 1951, Avignon fait un triomphe au *Cid*, interprété par Gérard Philipe. Année mythique. La cité des Papes devient la Mecque du théâtre populaire. Le Festival envahit la ville, la dévore. Première crise de croissance. Vilar doute. Sartre s'en mêle. « *Le public d'Avignon est petit-bourgeois* », décrète-t-il. « *Je lutterai contre le succès !* », lance Vilar. Place à la « *révolution radiuse* » incarnée par Maurice Béjart, très applaudi dans la cour d'honneur en 1966. La danse moderne s'invite dans l'histoire du Festival. Le public change. La sage jeunesse en sandales, shorts et robes à fleurs des années 50 cède la place aux beatniks. Vive l'underground ! Les gauchistes parisiens transforment l'édition 1968 en happening collectif. La ville se couvre de slogans : « *Le théâtre est dans la rue !* », « *Non au supermarché de la culture !* » Vilar meurt en 1971. Après les seventies et la généralisation du off, les années Jack Lang métamorphosent Avignon en palais d'été de la gauche française. Artistes et intellectuels choyés par le pouvoir



Gérard Philipe, Avignon 1951.

ovationnent les mises en scène d'Ariane Mnouchkine. Avant que les intermittents ne paralysent le Festival en 2003. Avignon, sismographe de la vie culturelle française ! **Grégoire Kauffmann**

Histoire du Festival d'Avignon, *essai d'Antoine de Baecque et Emmanuelle Loyer, Gallimard, 606 p., 39 €.*



Ce que Christian Laborde préfère en France, c'est le Tour, les verres Duralex et la toile cirée.

DÉCRYPTAGE TOURS ET DÉTOURS DE FRANCE

CHRISTIAN LABORDE n'est pas du genre à sauter une lettre de l'alphabet d'un dictionnaire, surtout lorsqu'il s'agit de celui du Tour de France (1). Ce serait sacrilège comme une chaîne qui sauterait une dent d'un pignon. De A comme « Abdoujaparov (Djamilidine) » à Z comme « Zéro (boule à) », jamais un dictionnaire n'a porté l'adjectif « amoureux » avec autant de panache. La France selon Laborde, c'est Garin, Coppi, Robic, Bobet, Anquetil, Hinault mais aussi, bien sûr, Poulidor, dont on ne trouve pas le nom à P, mais aux entrées « Puy de Dôme », « Anquetil », « Allitération », etc. Disons-le d'emblée pour évacuer tout de suite la question qui pollue le cyclisme : Christian Laborde balaie le dopage d'un revers de plume (lire la page « Idées » du *Figaro Magazine* de samedi dernier). La dope, il l'a mise à « Soupe » : « *Les héros accommodent leur soupe d'un peu d'héroïne. Pas de quoi en faire un plat.* » L'auteur de *L'Os de Dionysos* ne s'intéresse pas à l'héroïne, il se passionne pour l'héroïque. Qu'importe le flacon, il veut l'ivresse. Comme disait Coluche : « *Si les coureurs ne se chargeaient pas, le Tour de France arriverait à Noël.* »

A chaque page, l'auteur nous rappelle que le Tour est une condition humaine. Exemple : en 1913, l'étape la plus courte faisait 325 kilomètres et la plus longue, 470. Les règles étaient, pour les forçats de la route, plus coriaces qu'aujourd'hui. En cas de pépin, aucune assistance n'était autorisée. Lorsque Eugène Christophe dit « Le Vieux Gaulois » – pour cause de moustaches irréductibles – casse sa fourche, il doit s'arrêter dans une forge et réparer lui-même sa monture. Laborde nous régale de ce genre d'histoires. Il en a plein sa musette. Il connaît le mont Ventoux, le Galibier, l'Alpe-d'Huez ou le col de l'Aubisque comme personne. Le Tourmalet, il se le récite, virage par virage, mètre par mètre. Plein d'un gai savoir, l'écrivain palois refait pour nous les étapes de sa passion. Car lorsqu'il parle du Tour, il s'agit bien d'une passion au sens christique du terme. On la voit, cette souffrance – mais aussi les joies – des coureurs, dans *La France vue du Tour* (2), album qui retrace plus d'un siècle de la célèbre boucle, un siècle d'une histoire et d'une géographie de la France. De la nostalgie pure. Et au loin résonne la voix encore noire et blanche de Jean-Paul Brouchon (3) : « *Ici la route du Tour ! A vous les studios !* » ■ **Anthony Palou**

(1) Dictionnaire amoureux du Tour de France, Plon, 419 p., 23 €.

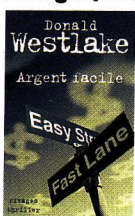
(2) De Jacques Augendre et Eric Fottorino, Solar, 176 p., 27,50 € (prix Antoine-Blondin/Nissan 2007).

(3) Les Merveilleuses Histoires du Tour de France, éditions Jacob-Duvernay, 212 p., 16,90 €. Préface de Raymond Poulidor.

☆☆☆

ARGENT FACILE

Polar De Donald Westlake.
Rivages, 283 p., 18,50 €.



La vie d'espion n'est pas une sinécure, surtout pour celui qui ne l'a pas choisie. Publicitaire pour une marque de papier hygiénique, Josh Redmont est promu

malgré lui « agent actif », à la solde d'un groupuscule de l'ex-bloc communiste fomentant un attentat sur le sol américain. Deux superviseurs concurrents lui tombent sur le dos, une femme fatale investit son lit, et le voilà contraint de jouer du Beretta pour sauver sa famille. Sa faute ? Avoir encaissé naïvement de jolis chèques qu'il ne méritait pas. Les mésaventures de ce « Pierre Richard de papier » sont d'autant plus délectables qu'il a conscience de son imposture et se meurt d'angoisse. Un roman d'espionnage pour néophytes, fantaisie brillante d'un spécialiste du polar loufoque, et un exutoire salutaire à la tension post-11 Septembre.

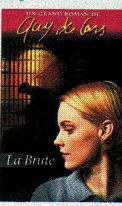
Géraldine Denost

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Mathilde Martin.

EN POCHE

LA BRUTE

Roman De Guy des Cars.
Vauvenargue, 320 p., 6,80 €.



Guy des Cars a mauvaise réputation. Est-ce une raison pour vouer aux gémonies celui qui fut l'un des auteurs les plus populaires

des années 50 et 60 ? Si on le méprise, c'est qu'on ne le lit plus, voilà tout. La réédition de ses plus grands succès (sous couverture mocharde, mais bon...) vient à point nommé rendre justice à Guy des Cars, procurant un plaisir réel, car « daté » n'a jamais voulu dire « mauvais ». A cette lecture, on ressent même l'impression douillette de redécouvrir l'un de ces vieux films qu'on croyait connaître par cœur. Un demi-siècle après sa publication, *La Brute* – une histoire de procès redoutablement ficelé – reste écrite avec astuce, efficacité et sans afféterie. Que demander de plus à un roman populaire ? Mais alors franchement, cette couverture !

Nicolas d'Estienne d'Orves

☆☆☆ Excellent ☆☆☆ Bon ☆☆☆ Moyen ☆☆☆ A éviter